

Quarante pour cent de la population française a trouvé son chez-soi dans ces zones pavillonnaires qui mangent la campagne à l'infini. Mais celles-ci sont durement frappées par la crise. Les cinéastes Delépine et Kervern, le romancier Olivier Adam, le photographe Raymond Depardon, qui les traversent, ont des envies de révolution.

Dossier réalisé par Vincent Remy

LA GRANDE ILLUSION

Le 23 avril 2012, la France s'est réveillée avec, en tête, un chiffre dérangeant : 6,4 millions d'électeurs avaient voté pour Marine Le Pen, seulement un tiers de moins que les électeurs de François Hollande. L'électorat des villes, grandes et moyennes, était plus que jamais acquis à la gauche socialiste. Et la campagne... n'était plus la campagne. A la place, les commentateurs feignaient de s'étonner devant une France des « périphéries » où prospérait un vote « protestataire », essentiellement tourné vers l'abstention... et l'extrême droite. Au tout début de l'été, certains médias approfondirent le constat de cette étrange mutation française des trente dernières années. De lotissement en lotissement, la France s'est « périurbanisée », en cercles concentriques autour des villes, des cercles moins denses au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, plus pauvres aussi : des espaces indécis, en perpétuelle croissance, sans mixité sociale, où vit 40 % de la population française.

On privilégia l'analyse psychosociologisante progressiste : les pavillons proliféraient parce que « le désir », voire le rêve, de l'immense majorité de nos compatriotes est de vivre « près de la nature ». S'inquiéter de cette évolution trahirait un « racisme spatial » d'urbain condescendant. La dévastation écologique et esthétique du pays, qui frappe nombre d'observateurs étrangers, n'était pas essentielle ; il importait juste que se fabriquent, en territoire périurbain, un « nouvel imaginaire »,

de « nouvelles représentations collectives », qu'émergent des « centralités » dans les zones commerciales... Et le vote « protestataire », alors, se dissoudrait ?

Deux ans plus tôt, dans un dossier au titré provocateur (*Halte à la France moche*) qui fit un certain bruit, *Télérama* s'était vu reprocher par quelques-uns de s'écarter de cette approche... Et pour cause : notre enquête s'appuyait sur ce qui reste, à ce jour, la seule analyse pertinente, politique, de ce processus sans équivalent en Europe de « périurbanisation » : *La Ville franchisée* (éd. de la Villette), exceptionnel ouvrage de l'architecte-urbaniste David Mangin. Il faut en finir, disait Mangin dès 2003, avec l'idée que le chaos périurbain « sort de terre tout seul ». Il résulte au contraire « de rapports de forces politiques, de visions idéologiques, de cultures techniques ».

Eri clair, depuis le début des années 1980, la vague libérale et le mouvement de décentralisation qui accompagna l'ère Mitterrand, l'Etat français, bien épaulé par les collectivités locales, droite et gauche confondues, s'est lancé dans une gigantesque privatisation du territoire : concessions autoroutières, zones commerciales, surfaces loties... Et le pays tout entier, porté par la mythologie de nos « grands groupes champions », a fait les choix économiques low cost des produits moyens et des petits salaires, qui entraînent le pays dans la pauvreté : grande distribution (800 000 emplois mal payés !) étendant aujourd'hui son emprise sur les petites villes, BTP tentaculaire, logements de

SOPHIE LOUBATON





» promoteurs bas de gamme et tout-voiture, favorisés par des coûts énergétiques artificiellement pas chers – diesel et électricité nucléaire... Ce sont tous ces choix, opposés à ceux d'un pays comme l'Italie, qui a misé sur son urbanité séculaire, sur un tissu de PME de qualité, sur une agriculture convertie au bio, qu'il faudrait aujourd'hui remettre en cause: on n'attendait pas cette réflexion des libéraux, peut-on l'espérer de la gauche, dont le seul horizon, pour l'instant, semble ce recours incantatoire à une hypothétique réindustrialisation, abstraite et indifférenciée, sans que se dessine une vision, un projet?

Le désintérêt des élites françaises pour cette tectonique périurbaine qui ébranle le pays n'a pas épargné ses créateurs et ses artistes. Majoritairement hommes et femmes des grandes villes, ils n'ont pas su lui accorder l'attention nécessaire. Indifférence? Manque de curiosité? Les choses bougent, et c'est de la « culture » que surgissent aujourd'hui des regards qui pourraient sérieusement ébranler notre imaginaire. Nous avons donc choisi de donner la parole à Benoît Delépine et Gustave Kervern, l'inséparable tandem de *Groland* sur Canal+, grands voyageurs des marges, qui ont réalisé avec *Le Grand Soir* la première comédie ravageuse en zone commerciale; à Olivier Adam, installé à Saint-Malo, et donc bien placé pour évoquer, dans son nouveau roman, *Les Lisières*, cette Bretagne pavillonnaire qui n'en finit pas de se laisser « manger » par les zones; quant à Raymond Depardon, qui, depuis dix ans, mitraille « sa France », rien ne lui a échappé, et bien sûr pas ces nouvelles périphéries... qu'il ne se résout pas à photographier. Mais le fils de paysan sait pourquoi il n'y parvient pas. Et personne ne pourra le lui reprocher... ●

QUELQUES CHIFFRES D'UN MODÈLE CONDAMNÉ

- On parle d'étalement lorsque chaque habitant supplémentaire consomme davantage d'espace que ses prédécesseurs. La France consomme pour chaque nouvel habitant 1450m².
- L'« artificialisation » des sols s'accélère. Elle représente l'équivalent de la surface d'un département non plus tous les dix ans, mais tous les sept ans.
- Cette surface artificialisée est occupée en majorité non par les pavillons, mais par toutes les infrastructures (routes et ronds-points, zones commerciales, aires de logistique...) qui accompagnent l'habitat. Les seuls parkings constituent 10 % de cette surface.
- Entre 1992 et 2004, la superficie dévolue aux centres commerciaux a augmenté de 44 %, alors que la consommation n'a progressé que de 14 %.
- La décentralisation de 1982 a fait du maire l'aménageur en chef du territoire. Or, la France compte beaucoup trop de communes (37 000), presque autant que tout le reste de l'Union européenne!
- L'étalement urbain repose sur le tout-voiture. Mais un mode de vie fondé sur la prothèse automobile ne séduit plus autant les Occidentaux. Notamment aux Etats-Unis, où, depuis dix ans, la proportion de jeunes possédant le permis de conduire ne cesse de baisser.
- En France, depuis 2008, la fréquentation et le chiffre d'affaires des hypermarchés stagnent, voire régressent.

Données tirées de *La Tentation du bitume*, d'Olivier Razemon et Eric Hamelin, éd. Rue de l'échiquier, 224 p., 14,20 €.

**BENOÎT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN,
AUTEURS DU « GRAND SOIR »**

**« Tous ces gens qui ont été rejetés
des centres-villes se sont
endettés pour leur petite maison »**

« La France périurbaine, on la connaît bien, puisque l'un de nous [Benoît Delépine, NDLR] habite ces lieux où on a tourné, près d'Angoulême, fait ses courses dans la zone commerciale des Montagnes, traverse à vélo ce type de lotissements. Toutes ces petites maisons rapprochées nous font penser à de grands ensembles qui seraient tombés d'un coup et se seraient éparpillés. Nous, on comprend bien ce rêve du plus grand nombre d'avoir une petite maison qui vous isole des voisins, qui permet d'avoir une vie de famille tranquille. Les gens qui s'installent dans les lotissements ont la trentaine, un boulot, des gamins qui font du vélo avec les enfants des voisins. Ce ne sont pas des pauvres, car ils ont les moyens de prendre un prêt. Même si le lotissement est moche esthétiquement, une communauté se crée, ce n'est pas l'enfer.

Dans *Le Grand Soir* comme dans nos films précédents, jamais nous ne regardons les gens du périurbain avec condescendance. On se sent proches d'eux et ils le sentent. Ils perçoivent que ce n'est pas une moquerie de classe, au contraire, qu'on essaie de se mettre à leur place. On ne jette la pierre à personne, on constate les faits, on regarde comment c'est disposé, on essaie de comprendre. Ces zones commerciales où des millions de gens vont faire leurs courses chaque semaine ne sont jamais représentées au cinéma. Ce modèle français qui mange la campagne, unique en Europe, vient des États-Unis, c'est pour ça qu'on a choisi une musique de western. On essaie de montrer des gens sous-représentés. Même si on n'a pas été punks à chien, on a vécu dans ces milieux-là, on a déjà bossé dans un hypermarché, on a zoné dans notre vie. Quand on reste dans son appartement, on écrit des histoires d'écrivains ou de scénaristes en panne d'idées!

Le Grand Soir suggère que la révolution doit d'abord être personnelle. Cette famille, dans notre film, a quand même fait un truc dingue, une vraie révolution ! Imaginez que, dans la réalité, une famille aille déboulonner les lettres des enseignes de grandes surfaces et écrive un message sur une coline. La "périurbanisation", il ne sert à rien de la nier, elle existe. Tout comme d'ailleurs l'uniformisation des zones piétonnes dans les centres-villes, avec les mêmes magasins franchisés partout. Mais est-ce que la prochaine mutation – être tout seul chez soi et commander par Internet, comme le dit ce client qui essaie les lits dans ce dépôt où travaille Dupontel –, c'est mieux ? Les "faux lieux" des zones commerciales deviendront des non-lieux. De grands hangars robotisés qui chieront la commande de chacun...

Ce qui est terrible, c'est que tous ces gens qui ont quitté les grands ensembles ou qui ont été rejetés des centres-villes pour des raisons économiques se sont endettés pour leur petite maison et qu'ils vont, dans les années à venir, subir les hausses du coût de l'énergie, puisqu'ils passent leur temps sur la route. Plus la crise va avancer, plus cela va devenir tendu. On commence à voir des lotissements avec des maisons même pas finies affublées d'un panneau "à vendre". Quand on a un boulot, la trentaine, la forme, tout va bien, on ne roule pas sur l'or, mais il y a la maison neuve. Ça dure quinze ans,

puis les enfants commencent à s'installer, et pour peu que le chômage apparaisse, que le couple explose, la maison, pour la revendre, on peut s'accrocher. Et là, l'aigreur monte, on est loin de tout, on se sent abandonné, le crédit est toujours là, on cherche des boucs émissaires. Le vote Front national est souvent un vote antisystème, car le système est en train de broyer plein de gens. Ce n'est pas un vote de déshérités, plutôt de gens dans l'impasse. Notre fierté, avec *Groland*, c'est qu'on ne prêche pas que des convaincus. Quand on charge le Front national, on le fait de façon marrante, Je suis sûr que des mecs qui votent FN savent de quel bord on est et nous regardent, et tant mieux, on peut peut-être les convaincre par l'humour de ne pas aller voter pour qui vous savez.

Les lieux sont vilains, mais ce qui est intéressant c'est ce qui se passe à l'intérieur. Il y a des gens généreux et déconneurs partout. Le gérant de La Pataterie, dans laquelle on a tourné *Le Grand Soir*, était prêt à tout. C'est un fan de *Groland*. Quand Areski a commencé à casser son restaurant, il nous a dit : "Moi aussi, parfois, j'ai envie de tout casser." Ce mec, c'était un punk ! Ça lui a fait plaisir de réaliser son fantasme grâce au film. Dans le cinéma, la catharsis est énorme, autant pour ceux qui font que pour ceux qui regardent. On est content de vivre cette révolte, même en tant que spectateur.

Dans *Mammuth*, il y a une scène où Gérard Depardieu pousse son Caddie dans une allée de supermarché et croise un corps allongé, mort. On introduit du surréalisme dans le réalisme le plus pur, C'est une scène vraisemblable. La dimension de la mort relativise tout. Heureusement, l'homme est mortel. Heureusement, ces zones et ces lotissements vont disparaître, d'autres choses surviendront. On ne dit pas que ce n'est pas grave, mais que rien n'est immuable. Ça va bouger de toute façon ! » *Propos recueillis par Vincent Remy* »

Page de gauche, zone commerciale de Noyelles-Godault, dans le Pas-de-Calais.

Ci-dessous, *Le Grand Soir*, avec Albert Dupontel, vendeur de matelas licencié, et Benoît Poelvoorde, son frère, punk à chien.



À VOIR

Le Grand Soir
de Benoît Delépine et Gustave Kervern
(Lire *Télérama* n° 3260).

Journal de France,
de Raymond Depardon et Claudine Nougaret
(Lire *Télérama* n° 3257).

À LIRE

Les Lisières,
d'Olivier Adam,
éd. Flammarion,
454 p., 21 € (Lire *Télérama* n° 2367).

La France de Raymond Depardon,
éd. du Seuil,
320 p., 59,80 €.

OLIVIER ADAM,
AUTEUR DE « LES LISIÈRES »

« J'ai l'impression que ces périphéries vont finir par se rejoindre »

« Dès qu'on prononce "périphérie", les gens entendent "banlieue", qui charrie des images de cités, de quartiers difficiles. Ces images font partie de la réalité de la "périphérie", mais elles ne l'épuisent pas, loin de là. Le mot "lisière", que j'ai choisi comme titre de mon nouveau livre, me semble plus neutre, il dit mieux cette impression de mise à l'écart, ce sentiment d'absence, de désarroi, d'abandon, qui caractérisent les catégories sociales qui vivent en périphérie des villes : ouvriers, employés de bureau ou de commerce, cadres moyens, jeunes familles avec enfants. Tous partagent ce sentiment d'être en lisière du corps social, tout en étant son cœur, car ils constituent la majorité des Français.

Les lisières, ce sont ces zones périurbaines qui dessinent le paysage moyen de la France. Des lotissements plantés au milieu des champs, avec une pharmacie, une boulangerie, un arrêt de bus. Des lieux qu'il est aisé de moquer, les petits pavillons, les petits immeubles, les gens qui exercent des métiers pas très glamour, les courses chez Leclerc le samedi, le Buffalo Grill une fois par mois, le bowling ou le cinéma multiplexe comme unique distraction. Ces paysages sont le fruit d'une politique d'urbanisation horizontale, ils s'étendent sans fin et finissent par mordre sur d'autres périphéries. J'ai parfois l'impression qu'elles vont finir par se rejoindre, toutes ces parcelles où poussent des maisons mitoyennes, crépies de rose, aux volets verts ou bleus...

Ce sont des paysages qui ne vivent guère, clos sur eux-mêmes. On y entre ou on en sort, mais on n'y passe pas. Le nec plus ultra, c'est d'y aménager un espace vert, une aire de jeux pour les enfants, afin qu'une fois la voiture garée au retour du travail ou de l'école les gens ne sortent plus, sinon pour faire les courses au centre commercial. Ils ont ainsi le sentiment d'habiter les uns à côté des autres, de vivre la même réalité, mais sans la partager vraiment.

C'est le cas de mon personnage, qui vit en lisière de sa vie. C'est le mien aussi, moi qui ai grandi en banlieue parisienne. Car les lieux nous travaillent. Ils ont déterminé chez moi une manière d'être, une nature périphérique, un sentiment d'être là et pas là, incomplet, noyé dans la masse. Le fait de m'être finalement installé à Saint-Malo, sur le littoral, est une façon de fuir les choses, mais aussi d'être au bord du pays, légèrement en retrait. L'écriture m'a permis de dépasser ce désarroi. La position de l'écrivain n'est-elle pas d'être là et pas là, légèrement de côté pour mieux saisir les choses derrière les choses ?

Pendant mon adolescence, ce sentiment d'être "à côté" était renforcé quand je regardais les infos à la télévision, qui ne parlaient jamais de nous, ou alors comme d'une réalité à



Puiseux-en-France, dans le Val-d'Oise.

part, spécifique. Je l'ai senti également quand j'ai commencé à écrire, en prenant conscience que ces lieux où je vivais n'étaient jamais représentés dans la littérature ou le cinéma. Ou alors de haut, en touriste, de manière ironique ou caricaturale. Qu'ils n'étaient pas pris en charge non plus par les politiques, qui en ignorent les réalités. Et cela n'a fait qu'accroître cette impression d'appartenir à la classe majoritaire mais reléguée à la marge du pays. Comment s'étonner alors que ses habitants finissent par s'abstenir ? Ou par voter Front national ? » *Propos recueillis par Michel Abescat*

RAYMOND DEPARDON,
PHOTOGRAPHE

« Je trouve que les Français exagèrent. Pourquoi ferme-t-on les volets à 6 heures du soir ? »

« La ferme du Garet, où j'ai grandi, n'était déjà plus tout à fait la campagne. Elle était au bout de la ville, Villefranche. J'ai passé mon enfance à traverser cette zone de pavillons, d'usines, de carrefours, d'entrepôts. Je l'ai appelée la France des sous-préfectures, mais c'est aussi du périurbain, qui ne ressemble ni aux centres-villes ni aux lotissements et aux zones commerciales apparus dans les années 1980, mais qui constitue tout le désordre se trouvant

entre les deux. Les photographes, qui aiment pourtant le désordre, se sont peu penchés sur cette France-là.

Je trouve remarquable ce bric-à-brac. "On fait avec", on y est plus libre que dans l'architecture organisée, type Haussmann ou... lotissements. C'est une chance de vivre dans ces territoires de l'entre-deux, parce qu'on s'approprie les lieux, on peut y mettre de la couleur. Et il y a un cri dans ces couleurs : dans le Massif central, en Alsace ou dans le Sud-Ouest, les salons de coiffure badigeonnés disent "J'existe ! N'allez pas vous faire coiffer dans le centre-ville ou dans la zone commerciale." Il y avait des différences marquées entre les régions, de l'écart, »

» du pittoresque, qui s'atténuent. Partout, les mêmes voitures, les fenêtres PVC et les portes de garage qui viennent du même fournisseur. Lapeyre et Castorama donnent de l'unité au bazar. La France commence "à se ressembler". Dans deux régions que je connaissais mal, Nord-Est et Sud-Ouest, je ne savais plus où j'avais pris mes photos... Celle-ci, était-ce vers Nancy ou vers Saint-Girons? Partout, les mêmes villages un peu abandonnés, les mêmes petites usines déprimées...

J'ai commencé mon tour de France en 2004, après des élections où on avait constaté le début d'un vote protestataire, avec de gros scores du Front national dans un croissant

qui part du Nord, longe les frontières – Ardennes, Alsace, Franche-Comté, Rhône-Alpes – et va mourir dans le Languedoc-Roussillon. Des gens avaient perdu le moral, avaient peur de l'étranger, se repliaient sur eux-mêmes. On ne peut quand même pas mettre ça sur le dos de l'immigration. Je ne vois pas d'autre explication qu'un trait de caractère. Moi qui suis de la vallée de la Saône, je peux comprendre que l'homme continental soit plus fermé que celui qui habite sur l'Océan, qui est ouvert au monde. Il n'y a que dans ces régions continentales qu'on voit ces fourgonnettes C15 – la voiture blanche des chasseurs –, ces vestes de treillis, ces gens qui vous regardent de façon un peu soupçonneuse... Je ne comprends pas pourquoi ces gens-là se sentent plus abandonnés par les politiques que les habitants des grandes métropoles, qui vivent souvent une vie aussi difficile.

A côté de cette France un peu figée, il y a cette nouvelle France des lotissements et des zones commerciales. Je reconnais qu'à la différence d'un Américain comme Lewis Baltz, qui a photographié de façon glaciale des lotissements dans les Rocheuses, j'ai du mal à m'y intéresser. De temps en temps, je me dis : faut y aller Raymond! Je n'y arrive pas. Les centres commerciaux, je les connais depuis longtemps. A Montpellier, j'y allais en voiture quand j'avais des enfants en bas âge. Je n'ai rien contre, c'est pratique, on ne paie pas le parking. Il faut faire abstraction du fait que tout le monde fait la même chose au même moment, il ne faut penser qu'à soi, oublier la ville, les passants, le trottoir, le café du coin, le kiosque à journaux... C'est un monde en autarcie. Les jours semi-fériés, il y a foule, tout le monde se balade, on n'achète même pas, c'est la distraction du week-end. Il y a du débit, on peut même trouver du lait bio. C'est un peu déprimant, car on n'a pas d'échappatoire. Je ne les ai pas photographiées, ces zones que je fréquente, peut-être

parce que j'avais peur de moi-même... J'ai tout photographié de la France, sauf les lieux hors du commun – Rocamadour, le Mont-Saint-Michel – et les zones commerciales... Il faut que j'y aille!

Autour de la ferme du Garet, cela a sacrément changé! Dans la banlieue de Villefranche, il y avait les vêtements de travail Lafont, les remorques Titan, la Blédine Jacquemaire et plein de maraîchers... Il ne reste plus que Jacquemaire. L'autoroute est arrivée en 1964. Le lobby du beaujolais a tout fait pour qu'elle passe dans la plaine, un terrain sablonneux qui n'avait peut-être pas grand intérêt, mais, pour mon père, c'était un bon terrain à blé, à betteraves. Il ne voulait pas vendre ses terres, on l'a exproprié d'une bonne partie. Avec l'autoroute sont arrivées les succursales de Berliet, de Renault. Et un supermarché géant Casino. Mon frère, qui était parti travailler en usine à Grenoble, est revenu à la ferme et, comme il n'y avait plus assez de terrain, il s'est reconverti dans le maraîchage. Il a réussi à vendre ses légumes à Casino, à ceux qui avaient pris notre terre! Ça vote à droite autour de la ferme, voire Front national, alors qu'avant, avec les usines, il y avait une conscience socialiste.

Dans beaucoup de régions, où l'on se plaint que "ça va mal", je trouve que les Français exagèrent. Pourquoi ferme-t-on les volets à 6 heures du soir? Dans les maisons de la région parisienne, il faut passer par le garage ou par la chaufferie pour gagner le jardin. Vivre replié sur soi fait partie de la culture française. On ne sait pas s'approprier les lieux de vie : maisons, terrains, végétation. Les écolos ont déblayé le terrain. Mais ce n'est pas l'écologie qu'il faut, c'est la jouissance : aimer vivre! Ce n'est pourtant pas difficile d'ouvrir une porte, un caillebotis ne coûte pas cher! Il y a une exception : la Bretagne. Là-bas, on a abusé de la véranda, c'est devenu un moule qui a beaucoup enlaidi les maisons.

Pour remonter le moral des Français, il faudrait leur dire d'arrêter de regarder la voiture du voisin ou le salaire du président, qu'ils ont de la chance de vivre sur ce territoire qu'ils amochent, et qu'ils devraient songer, je ne dis pas à faire leur pain et à cultiver leurs légumes, mais à s'adapter à la décroissance... J'aimerais aussi que les hommes politiques, François Hollande comme Nicolas Sarkozy, ne s'intéressent pas à mon livre sur la France seulement quand ils sont en campagne... Voilà que je fais la morale, alors que je suis l'exemple même de celui qui est monté à Paris en 1958, qui avait une belle ferme et qui aurait pu être paysan!»

Propos recueillis par Vincent Remy

De haut en bas : Fussy dans le Cher, Colmar dans le Haut-Rhin, Trévillers dans le Doubs, par Raymond Depardon.

